



**Titre, self help**

**Auteur, Jérôme Sans**

**Refuge Wear, éditions Jean Michel Place, Paris 1996**

“Si le langage, si l’art existent, c’est parce que existe l’”autre”. Certes, nous nous adressons à nous-mêmes en un soliloque constant. Mais le médium de ce soliloque est celui du langage commun...” (G. Steiner p169).

C’est à cet autre que tout le travail de Lucy Orta s’articule. A cet autre que la société a déposé sur la périphérie. A cet autre qui peut devenir soi-même, à cet autre dans lequel nous sommes tous. Exclue du Théatrum Mundi quotidien caractéristique de la socialité, reclus, sans rôle ni fonction.

Né au fin des années 80, dans une période de crise économique, le travail de Lucy Orta s’est articulé par rapport à cette situation de difficultés et d’exclusion sans pareil. Dans l’enfer de la spirale moderne. Le monde contemporain est désormais marqué par une extrême fragilité, précarité. Et personne ne peut être épargné. La descente, désormais sans filet, peut être longue ou en forme de saut de l’ange. Sans travail, sans argent, sans abris, le tiers monde envahit progressivement les grandes capitales. La survie est le nouveau mot d’ordre de la décennie.

En impliquant des personnes en difficultés, isolés ou au sein d’associations, à participer dans des actions collectives consistant notamment dans la réalisation de “vêtements refuges” ou de “kits de survie” l’artiste pose clairement la question du citoyen en soulignant sa dimension d’acteur collectif. Etre citoyen c’est participer à la société. D’autant que la France ne possède pas véritablement de tradition dans la participation aux responsabilités sociales. Lucy Orta développe une attitude atypique pour un milieu de l’art hexagonal peu concerné par un engagement social ou politique.

Ni sociologique, ni moralisateur, son travail s’articule dans la logique de la nécessité de se confronter au réel du monde actuel. L’art comme engagement. Elle affirme la nécessité de l’enjeu de l’artiste aujourd’hui dans le paysage quotidien. Lucy Orta rappelle que l’esthétique est un moyen de sentir en commun. Et ses propositions, loin d’être des solutions, ne sont que des “esquisses” de réponses à la détresse humaine et à un environnement social inadapté. A l’instar du théâtre de rue pratiqué de plus en plus dans les zones défavorisées, ses actions collectives tentent surtout de redonner un rôle d’acteur et de spectateur à tous ceux qui ont perdu les traces de leurs repères sur la scène sociale, à tous ceux qui se retrouvent, forcés ou non, à la marge. Enfermés dans leur exclusion. Il ne s’agit pas de se perdre dans un sujet collectif mais de retrouver via la force du groupe l’organisation spatiale de la société. A l’ère du “do it yourself” la survie se retrouve même en kit. Mais les kits de survie de Lucy Orta et ses actions collectives ne parlent pas d’une survie mode d’emploi ni de la morale de l’aide ou de la prétentions de solutions mais de la stratégie “du self help”. Une communauté d’expériences et de problèmes partagés dans l’écoute et la participation. Chacun pour soi, ensemble.

Ces action collectives ne tendent pas pour autant vers un processus d’uniformisation ou vers un processus de géthoisation supplémentaire. Au contraire. Les vêtements ou accessoires confectionnés avec Lucy Orta sont convertibles selon les besoins, la nécessité ou l’urgence. Le “vêtement refuge” est ainsi à la fois un habit mobile et un abri, temporaire. L’identité de ces vêtements est toujours modulable, adaptable selon les besoins du moment. Des street wear. “Une ligne pour la rue”, issu du titre d’une des oeuvres de l’artiste (“un sac pour la rue”) réalisé en 1995 pour les magsains Tati, pourrait être générique de toute son oeuvre. La culture de la rue n’appartient pas qu’aux défavorisés, elle possède toutes les couleurs et a toutes les destinations. C’est la seule culture populaire partagée par le plus grand nombre et qui ait même ses quartiers de noblesses. Non hégémonique elle est désormais purement “démocratique”. On the road again. Construire son territoire dans la rue d’où tout part et où tout retourne. Résidence principale ou secondaire, la rue terrain de fouille et de survie. A une

époque où les objets ont une durée de vie de plus en plus courte, à une époque où la marée d'objets qui se retrouvent rejetés sur les berges de la société de consommation, la récupération ou l'art d'accommoder les restes semble bien être le symptôme de la société actuelle et de sa culture. Comme le note Gilles Lipovetsky "... c'est dans les rues de Paris ou au marché aux puces, dans les rapprochements insolites et coïncidences du quotidien que les signes les plus troublants sont à chercher. L'art et la vie sont ici et maintenant".

Ainsi le workshop de quatre mois en 1995 avec des résidents de l'Armée du Salut où Lucy Orta organisa un atelier de couture, ou plutôt un "atelier de transformation des vêtements usagés", trouvés dans les stocks afin de créer ensemble une nouvelle ligne d'habillement pour chacun des résidents-participants qui n'ont souvent pas d'autre choix que de récupérer des vêtements de seconde main, défraîchis. Non pour du "prêt à porter" déclinable mais pour du "sur mesure" adapté et défini par et pour chacun d'entre eux. L'artiste développe un travail autour de la notion d'identité, un des problèmes majeur de l'exclusion. Donner les moyens d'une nouvelle dignité pour des personnes prise dans l'engrenage. Car l'image que l'on a de soi commence par ce que l'on porte sur soi. Pour présenter les pièces réalisées, un défilé/performance public eut lieu dans les locaux de la Cité du Refuge de l'Armée du Salut construit par Le Corbusier dans le 13<sup>ème</sup> arrondissement: un chemisier conçues avec des bas, une jupe à partir de vieilles ceintures cousues ensemble,... Et pour mannequins, des élèves d'un collège de banlieue. Redonner une deuxième vie, une nouvelle fierté à des objets voués à la disparition. Les réactiver. De même, les vêtements, véritable deuxième peaux, réactivent chaque jour notre appartenance, notre rôle sur la scène sociale. Aborder le vêtement pour Lucy Orta, c'est parler de cet indice d'une conscience de la nudité, d'une conscience de soi. Les vêtements ne sont pas des attributs extérieurs, étrangers à la nature de l'être qui en porte ils en expriment au contraire la réalité essentielle et fondamentale. Le "vêtement refuge" manifeste ouvertement le mode de production d'espace de l'homme, comment il produit sa condition d'espace. Comme le souligne Daniel Sibony "Habiter un espace c'est le prendre pour corps". L'édifice est un corps, au même titre qu'il existe une morphologie spatiale de la société. Le "Vêtement refuge" comme nécessité d'un espace minimum vital individuel, permettant de s'isoler du monde et créant un lieu de réflexion et de méditation. Un univers clos à quatre dimensions. Un vêtement dont les matériaux permettent de se protéger contre le froid, contre le chaud. Un refuge dans le sens de celui de la montagne, c'est à dire un abri temporaire au confort sommaire qui permet de faire une étape avant de repartir. Un vêtement qui peut aider à se restructurer et qui, comme toute maison, permet de poser un axis Mundi. Mis au point avec certains sans abris que l'artiste a suivi sur plusieurs années ces "vêtements refuge" se veulent des objets de réflexion d'autant que certains d'entre eux ont réussi à se réinsérer dans la société.

Loin d'un art politique engagé issu des années 60, Lucy Orta ne pratique pas une ultime dénonciation des systèmes de sociétés "déficitaires" en restant confiné dans le monde de l'art. L'artiste se confronte directement à la réalité, aux réalités qu'elle convoque en agissant sur le terrain même de ces actions. Et le résultat de ces actions prend corps et est montré sur ce même terrain avec les protagonistes qui ont participé. Un art de terrain. Dans un souci de cohérence, Lucy Orta fait parti de ces rares artistes qui aborde le monde avec les moyens de ce monde. Il s'agit pour l'artiste de développer à chaque fois un projet collectif qui se ramifie et rentre progressivement dans le processus de grande production du monde. De l'objet unique Lucy Orta préfère parler de prototype. Un prototype qui permettra d'accéder à la grande série et une distribution massive.